

BABILLARDE D'UN CAMPLUCHARD...

A l'heure ousque je griffonne ma babillarde, il fait un sacré cochon de temps: le vent buffe avec violence, foutant les arbres les racines en l'air; c'est une tempête à tout chavirer.

Hélas! Ce bougre de vent n'est pas le vent de l'insurrection; cette garce de tempête n'est pas le grand chambardement.

Le carillonnement du tocsin n'appelle pas les bons bougres aux armes, les faux restent accrochées aux murs des étables, le *Coq Rouge* ne cocorique pas sur les châteaux et les maisons communes..

Quoique volés pire que dans un bois, les campluchards restent aussi sages que des images d'un sou.

Et pendant ce temps, toute la politicaille se fout en branle en vue de la prochaine voterie électorale:

Les réacs et les curés se collent sur la tronche un faux masque républicain pour prendre la place des opportunards et des radigaleux. Ceux-ci, enfoncés jusqu'à la gauche dans les chiottes panamitardes, espèrent sur l'influence des préfets et des grosses légumes de la gouvernance pour n'être pas délogés. Et c'est pas tout! Les socialos à la manque foutent leur grain de sel dans la salade: eux aussi se fichent à peloter les paysans!

Ah ça, nom de dieu, ces merles-là nous croient donc bien serins? C'est vrai qu'on s'est tenu trop long-temps à roupiller comme des feignasses.

C'est pas une raison pour croire que ça durera à perpète!

Nous somme logés à même enseigne que les frangins des grandes villes, et on commence un tantinet à s'en apercevoir.

Le malheur c'est qu'on ne se connaît pas assez: de la ville à la campagne on se regarde trop en chiens de faïence.

Les routes, les chemins de fer, l'école, nous ont un brin rapprochés, - mais pas suffisamment! La conscription même, qui est une rude infection, a eu du bon en ce sens qu'elle nous a fait lier connaissance avec les citadins.

Par contre, grâce à toute la racaille de curés, de jugeurs, de galonnards, de richards et de morpions de tout poil qu'il nous faut engraisser, la terre ne peut plus nourrir ceux qui la piochent.

Aussi, nombre de gas la prennent en grippe; une fois leurs trois ans tirés, y a pas de pet qu'ils retournent à la carabrousse. Ben oui, milles bombes! Une fois tâté des villasses, faut qu'ils en crèvent, les petiots. Ils deviennent sergots, gabelous, gendarmes... des métiers archivaches! Ça me fait pitié de les voir se foutre larbins des aristos et de la gouvernance, - mais ils bouffent!

Turellement, les prolos des villes reluquent de travers ces envahisseurs qui, non contents de vivre à leurs côtés, s'embauchent dans des sales métiers.

Ça n'est pas fait pour rapapilloter les ouvriers avec les paysans, nom de dieu!

Autre chose: y a des bons bougres qui, ayant ramassé par ci par là quelques miettes d'instructionnement, se gobent trop et se figurent le paysan bouché à l'émeri parce que d'un bout de l'an à l'autre il ne feuillette que son almanach.

Les citoyens qui pensent ainsi se remuent à la pelle, macarel!

Ça, foutre! C'est pas exact pour deux liards: c'est ignorer l'ABCD des Révolutions.

C'est-y qu'ils avaient de l'instructionnement les Jacques Bonhomme du Moyen-Age qui, ayant soupé d'être taillables et corvéables à merci, brûlaient les castels et accrochaient les châtelains aux branches des arbres?

Les campluchards allemands de 1525 qui se révoltèrent chiquement n'étaient pas non plus ferrés sur la science!

Et les Jacques de 93, nos grands papas d'il y a cent ans, savaient-ils que Diderot, Jean-Jacques et Voltaire fussent jamais nés et avaient-ils fourré le pif dans leurs flanches?

Leur ignorance ne les empêcha pourtant pas d'accoucher d'un chouette grabuge, et de foutre fin à cette salopise d'ancien régime.

Pas plus niguedouilles qu'eux, et sans plus connaître Marx, Proudhon et Bakounine, qu'eux connaissaient Voltaire et Rousseau, les petits-fils des jacques flanqueront le coup de boutoir à la vieille chipie de société bourgeoise.

Évidemment, nom de dieu, ça ne fait pas de mal d'être instructionné, mais on peut être révolutionnaire sans ça. Témoin Ravachol!

Pour ne pas être plus ferré sur l'orthographe qu'un vieux cul-terreux, le riche gas n'en a pas moins fait de la bonne ouvrage.

Donc, faut pas se laisser influencer par les rabâchages des jean-foutre et gober que les paysans sont trop, arriérés pour aller de l'avant.

Crédieu non, ils ne sont pas arriérés!

Seulement, on est bougrement pratiques au village: le jour où chacun comprendra qu'on a intérêt à démantibuler la société actuelle, ça ne traînera pas.

Or, c'est à faire comprendre ça aux pétrousquins que les camaros doivent s'actionner. Et foutre, pour y arriver, faut semer nos idées à pleines mains, bien mettre les points sur les i et pas chercher midi à quatorze heures, de manière à être compris par les plus pochetés.

Faut faire comme ces salopiauds de républicains, qui, alors que la République était menacée par Mâche-Mahonte se patinaient dare-dare pour semer la graine de leurs idées jusque dans le plus petit patelin.

Et à ce sujet, vingt dieux, faut que je jaspine un brin des décisions du congrès des socialos à la manque de Roubaix, au sujet de la propagande chez les croquants.

Leur but est mouche. En effet, les types ont décidé de s'adresser à la campluche pour trouver du renfort à leur troupeau des villes. Pas moins, leurs moyens sont à examiner.

Pas si couillons qu'ils en ont l'air, pour amener les pétrousquins dans leurs panneaux, ils prennent un autre chemin que celui qu'ils suivent pour les turbineurs de la ville.

Ils se font simples, mettent au rancard leurs grosses théories, expédient au village des flanches courts et clairs et ne se foutent pas à cheval sur le dictionnaire: ils expliquent leurs idées en patois, si le français n'est pas le jargon du patelin.

Eh bien, tonnerre de dieu, qu'on dise de la bande à Guesde tout ce qu'on voudra, faut avouer que ce moyen n'est pas bête.

Aussi, faut que les camaros l'emploient à semer le bon grain, comme eux autres veulent l'employer à semer l'ivraie.

Je le serine encore ! Pour foutre à bas la citadelle bourgeoise, il est nécessaire qu'ouvriers et paysans marchent unis dans la Révolution, kif-kif les deux lames d'une paire de ciseaux aux mains d'une couturière.

Séparés, ils sont aussi impuissants qu'un chapon avec une poule. Unis, ils casseront la margoulette aux jean-foutre.

Donc, mille millions de bombardes, faut que les ouvriers qui, plus veinards que les paysans (c'est des anarchos que je veux parler), ont l'idée dans la cafetière, la donnent à leurs frangins de misère.

Et pour ça, mille dieux, pas besoin de parler latin, ni de nous abouler de l'algèbre, - mais se mettre à notre portée: appeler un chat un chat, et Rouvier un coquin.

Y aura des élections cette année. Faut que dans la ferme la plus reculée nos idées viennent y luire.

Donc, les aminches, s'agit de ne pas s'endormir sur le rôti!

Henri BEAUJARDIN,
Le père Barbassou.
